

L'hygiène à la campagne... et ailleurs (1)

II

Les débuts de Françoise comme petite maman, ou "Ca fait bien du monde au Paradis!" --- Par Olivar Asselin

Par un beau soir de juillet, au cours d'une de ces randonnées de vacances dont je parlais dans mon premier article, j'arrêtai demander l'hospitalité à mon vieux compagnon d'enfance Simon Terrien. Sa fille Françoise, mariée de l'année précédente, et qui habitait chez lui avec le gendre, venait "d'acheter". Quant à lui, pour la première fois depuis bien des années, me dit sa femme, il lui arrivait de goûter un peu de loisir à pareille saison. L'abondance des foins, la belle apparence des grains, des pommes de terre, la verdure des pâturages, le bon état des vaches laitières, enfin la présence à la ferme d'une nouvelle paire de bras qui ne lambinaient pas au travail—car le gendre était, comme on dit, une grosse journée—: cet ensemble de circonstances heureuses avait enfin amené une détente dans l'organisme de ce petit homme tout en nerfs, qui à cinquante ans, au rateau à cheval, à la faucheuse mécanique ou même à la petite faulx, "montrait encore l'about" à ses garçons. Je le trouvai en bras de chemise et grand chapeau

de paille derrière la maison, comptant des vieux sacs à pommes de terre. (Il faut bien passer le temps!) Après l'échange d'une bonne poignée de main, quelques mots sur le temps et la récolte: "Sophie!" crie-t-il à une femme en mantelet, courte et bien prise, penchée à ce moment sur un carré d'ognons, "approche, que je te présente quelqu'un." La présentation faite: "Viens voir mes bâtiments", dit-il, "pendant que la femme préparera le souper." Nous visitâmes tour à tour, dans une vaste bâtie en béton construite il y a deux ans et aménagée selon toutes les données du *Journal d'Agriculture*, l'étable, l'écurie, la porcherie, la bergerie, l'aire, le fenil, la tasserie et que sais-je encore? Il jetait partout l'œil du maître Relever une ridelle renversée dans un couloir, rattacher la

gueule d'un sac de ciment, remettre une perche sur les entrails, ramasser un boulon, resserrer les cercles d'un baril, scruter l'acculoire d'un harnais: il vaquait à ces petits soins au passage, d'une main preste, comme en se jouant, et sans jamais s'interrompre de causer. Sur la fin, il ajouta spontanément en manière de conclusion: "Ah! on a fait du chemin depuis ma jeunesse. En ce temps-là les étables n'avaient pas de fenêtres, aussi les animaux attrapaient le Mal Jaune et au printemps on fendait la queue aux vaches pour les guérir du "vartigo"..."

Mes vaches sont au champ en ce moment: je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup de plus belles en bas de Québec." Il savoura un instant son contentement, puis reprit: Comme de raison, on n'irait pas loin quand même sans une bonne femme et des bons enfants. Sophie est une femme de tête rare; on ne voit pas sa pareille à toute les portes. L'automne dernier, à l'exposition du comté, elle a gagné tous les prix du concours des fermières. Entrons voir sa maison."

(1) Les histoires racontées dans cette série d'articles sont toutes véridiques; je leur ai seulement prêté un théâtre et des circonstances plus ou moins imaginaires pour n'en pas blesser les acteurs. Je me ferais scrupule de les publier dans les journaux des villes: j'estime trop peu les décrotteurs de rues pour jeter en pâture à leur malignité un état de choses qui, malheureusement pour eux, ne se confine pas aux campagnes—hérité, en tout cas, de plusieurs générations d'illettrés et perpétué par trois causes étrangères à la volonté de l'habitant, qui sont: l'enseignement insuffisant de l'hygiène à l'école rurale; le manque presque général de commodités matérielles pour la pratique de l'hygiène à la ferme; l'indifférence inconcevable des classes dirigeantes pour une question intimement liée à celles de la natalité, de l'attachement à la terre, de la mortalité. Je les livre à mon ami le directeur du *BULLETIN DE LA FERME* parce que, fils d'habitant, élevé à la campagne, j'ai souffert personnellement et vu souffrir les miens des conditions qu'elles mettent en lumière. Puisse l'homme des champs, seul dépositaire fidèle de la tradition et des forces nationales, les lire dans le même esprit de pieux dévouement à la race qui me les a fait écrire! S'il m'arrive parfois d'avoir l'air de m'amuser, honni soit qui mal y pense; à quoi servirait d'être de sang français?—O. A.

Le fourneau de cuisine—fondu à Montmagny, libellé en français,—reluisait sur tous les angles; les planchers, d'une belle couleur d'ambre, étaient, dans le salon et les chambres à coucher, recouverts de catalognes aux couleurs claires, aux carreaux harmonieux; les armoires regorgeaient d'épaisses flanelles et de toile de lin. Par la fenêtre d'une chambre du grenier, nous prîmes une vue d'ensemble du potager—un des plus beaux qu'il m'eût été donné d'admirer dans ce pays-là. A cette phase de ma visite, cependant, deux ombres vinrent tout à coup se projeter sur toutes ces belles choses. Dans un coin du jardin, sous nos yeux, s'élevait un petit édicule gris à porte étroite, du type que dans mon enfance, à la petite école du rang, nous appelions, comme la maîtresse, la *back-house* ou les *bécosses*. Dans le cadre de la fenêtre où nous étions groupés, un châssis vitré, tout d'une pièce, sans un volet, s'ajustait à fer et à clous, comme pour empêcher que l'air n'entrât de ce côté..... Je devins pensif.

En face, dans une chambre toute semblable, faiblement approvisionnée d'air par une lucarne ouvrant sur le palier, nous trouvâmes la jeune mère assise dans son lit, caressant son nouveau-né. Extraordinairement mignonne pour une paysanne, elle avait l'air doux et intelligent. Elle posa le bébé dans le ber, nous sourit gentiment et tristement. Et comme l'enfant se mettait aussitôt à pleurer, à crier: "Ah! dit-elle, avec un long soupir, qu'il est cruel! Depuis une semaine qu'il est au monde, il ne m'a pas laissé une minute de repos. J'ai beau répéter les doses de Sirop d'Oseille (2), rien n'y fait. Si je n'avais pas Philadelphe (c'était le prénom de son mari) pour m'aider à en prendre soin la nuit, je serais morte à l'heure qu'il est."

J'observai le marmot. Telle une "papouse" indienne, sa petite tête lamentable, aux traits crispés, émergeait seul d'un étroit fourreau en flanelle du pays, serré sur les bras et replié par en bas au moyen d'épingles de nourrice. Si impuissant qu'il fût, on percevait à travers l'épais et chaud maillot ses membres minuscules se raidir convulsivement.

—Ma chère enfant, dis-je à la maman, je ne suis pas docteur, mais il me semble que votre petit demande seulement, pour ses membres, un peu de liberté. Si vous ligotiez de cette façon un petit chien, un petit chat, un petit goret, un petit agneau, il se lamenterait, et probablement à la fin, mourrait. Pourquoi supposez-vous que la peau délicate, à peine formée, de votre enfant, ne souffre pas de rester toute la journée enserrée dans une étoffe rugueuse ? Le nouveau-né ne marche pas, mais il agite déjà ses bras, ses jambes : comment pouvez-vous croire qu'il n'éprouve jamais le besoin de se dégourdir, de se remuer ?

— Nos mères, répondit-elle, nous ont toujours dit que l'enfant avait surtout besoin de chaleur. *au chaud*
— Mais pour tenir ~~quelque~~ un bébé, répliquai-je, pas besoin de le mettre au supplice: des chaussettes et une camisole en

Elle regarda sa mère. L'accorte fermière ne dit rien; je vis seulement que mon avis lui paraissait bien impertinent. Simon avait lui aussi assisté à la scène sans ouvrir la bouche. Je me tournai vers lui comme pour solliciter l'opinion d'un homme qui se moquait si justement du Mal Jaune.

—Ecoute, me dit-il sèchement, nous autres, on a tous été élevés comme ça, et on s'en porte pas plus mal.

L'heure du souper était arrivée. Je ne tenais pas plus à manquer mon repas qu'à blesser mes hôtes dans leur amour-

(2) Ici le nom d'un stupéfiant qui a déjà tué vingt-cinq mille petits Canadiens et atrophié l'intelligence de vingt-cinq mille autres.

(2) Ici le nom d'un stupéfiant qui a déjà tué vingt-cinq mille petits Canadiens et atrophié l'intelligence de vingt-cinq mille autres.